

« Mange ce livre » (Ez 3,1) ou mes chemins de traverse avec la Parole

« “Fils d'Adam, me dit-il, ce qui est là, mange-le. Mange ce livre et va parler à la maison d'Israël.” J'ouvre ma bouche et il me fait manger le livre. “Fils d'Adam, nourris-toi, me dit-il, remplis tes entrailles avec ce livre que je te donne.” Je le mange et c'est dans ma bouche d'une douceur de miel. » Ezéchiel, 3, 1-3

Il me faut ici me confier : Je suis revenu à Jésus par des chemins de traverse, et il m'a ensuite fallu du temps pour oser vraiment ouvrir la Bible. Cela s'est fait en lisant des histoires. En écoutant d'autres *paroles* que celles collectées dans l'objet Bible : c'est ici un film, une chanson pop, un dessin animé, un roman, une BD de super héros ; ou encore, dans le geste d'un ami, la parole d'un inconnu dans la rue, ou un rayon de soleil. Au détour de tout ça, Jésus m'est apparu. Comme si, secrètement et subtilement Dieu m'avait parlé tout ce temps, sans même avoir à entrer dans une église, ni même en posant le mot « Dieu » sur cette voix qui se faisait pourtant entendre.

Une conviction m'habite depuis : avant les hébreux, avant la fixation du canon biblique, et déjà dans les grottes, et ailleurs dans le monde, puis jusqu'à aujourd'hui et encore après jusqu'à la fin des temps, la Parole de Dieu continue de se dire. La Bible n'a jamais commencé à être écrite et elle ne finira jamais de s'écrire.

Pourtant, l'objet Bible, la *bibliothèque*, le canon, a fini par venir à moi. Une fois de plus, cela a pris son temps, et s'est fait d'abord en lisant *sur la Bible* : des historiens, des bibliques, des théologiens (de toutes obédiences), des archéologues, des exégètes. Lorsqu'enfin, je me décide à me confronter au texte, en bon littéraire, je choisis la « nouvelle traduction », collective, de 2001 – celle qu'on appelle aussi *La Bible des Écrivains* (sous la direction de Frédéric Boyer, chez Bayard). Un peu présomptueux, je décide (avant d'enfin renoncer) de la lire dans l'ordre. C'est âpre. Une épreuve que je n'avais pas prévue. Je me fâche devant de nombreux épisodes. Lis, relis, ouvre au hasard. J'annote, je colle des post-it sur les passages dérangeants, qui se contredisent, qui trahissent des meurs d'un autre temps ; et sur ceux intemporels, incroyablement beaux, poétiques et fascinants.

Alors je réouvre les livres *sur*. J'écoute des analyses variées depuis *dans* et *hors* l'église (*les églises*, devrais-je dire). Face à cette immense bibliothèque et à son histoire, je me sens comme Jacob luttant avec l'ange (ou avec Dieu, selon les interprétations – en Genèse 32, 25-30). Mais cette fois, la lutte dure vraiment longtemps. Un temps, je finis par ressentir que cette lecture – paradoxalement – m'éloigne de Dieu. À trop d'endroits, j'y vois la trace des hommes, pas toujours la meilleure, et des hommes d'un tout autre temps. Ce sont leurs justifications, leurs lectures biaisées, les prémisses de la défense de la doctrine, des rites et des bâtiments – au détriment de l'écoute de la vraie parole divine.

Puis soudain, une parole de nouveau résonne différemment, et à travers les mots en noir sur le papier blanc, transperce la lumière. Puis ce sont des signes inattendus et étonnantes : un message écrit sur la veste de quelqu'un à l'église au moment de la communion, un panneau sur un parking, la forme d'un nuage au petit matin, de nouveau le soleil qui perce entre les branches des arbres, une qualité de silence, ou un fou rire complice qui vient briser ce silence lors d'une retraite. Jésus et Dieu qui se montrent là où ne les attend pas.

Je reviens vers l'objet, l'épais volume, pour mieux entendre à-travers les siècles, j'ouvre différentes traductions, je compare, je soupèse. Doucement, continuant d'explorer *la Parole* – celle du canon, l'officielle – et toutes les autres *paroles*, j'arpente ces chemins de traverse. La lutte avec l'ange continue ; mais doucement, un pas après l'autre, elle se transforme en danse.

Adrien

* * *

« Bien que nous disions parfois, dans un langage de croyants qu'un texte de la Bible nous parle, il n'y a littéralement rien de moins vrai. Aucun d'entre nous n'en est le destinataire. Pas un texte de la Bible n'est adressé au gens du XXI^e siècle. » Bénédicte Lemmelijn, *Que croire encore ?*

« Les lettres de la Torah sont généralement écrites en noir sur le fond blanc d'un papyrus ou d'un parchemin.

– Mais pourquoi les symboliser par des flammes ?

– Dans certaines circonstances, chaque lettre de la Torah peut s'enflammer.

– De quelles circonstances parlez-vous ?

– Quand celui qui psalmodie les Écritures cherche la vie occulte de Dieu
demeurant caché sous les lettres. Et que le Très Haut désire être trouvé.
Les flammes servent de torche, éclairant le chemin de ceux à qui Il
accorde sa grâce.

– Ces flammes sont-elles réelles ?

– Les nombres que vous utilisez pour faire des calculs dans votre tête –
un, deux, trois, etc. – sont-ils réels ? »

Richard Zimler, *Lazare*

« Je crois en effet que les récits évangéliques comme les textes de l'ancien testament sont comme des contes, des histoires à fort potentiel symbolique qui peuvent nourrir et aider à vivre. Lus littéralement, à plat, ils perdent de leur goût, mais laisser jouer à plein le jeu des significations se révèle fécond.

Mythes, poèmes, narrations peuvent féconder cette terre intérieure dans laquelle s'enracinent les pensées les plus profondes d'un être. »

Marie Céneç, *L'Insolence de la parole*